Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 13

Artikel: L'onelle Antoine et lo vîllo fusi
Autor: A. C.-R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

embrochée au bout de sa baïonnette, fut placé en tête de la compagnie, parmi les géants de Genève, dont l'un, le brave Pathey, ne mesurait pas moins de 6 pieds 2 pouces. On fit une entrée triomphale à Payerne, où le bruit de nos exploits était déjà parvenu.

La poule, plumée par les hommes de cuisine, prit majestueusement sa place dans la soupe du lendemain et fournit à nos héros un meilleur repas que l'ordinaire de la Confédération; surtout il fut assaisonné par la gaîté et par les saillies de cette jeunesse pleine de vie, d'entrain et de bonne humeur. Parmi les souvenirs que nous a laissés cette école, nous comptons au premier rang le renard de Payerne. (*Rameau de Sapin*).

Le réveil du peuple vaudois.

Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle.

(Extrait des correspondances de l'époque.)

LES BANQUETS PATRIOTIQUES DE 1791.

III

Rolle, 15 juillet. — Le jour à jamais mémorable, dans les annales de la liberté, du 14 juillet, a été célébré par les villes de Lausanne, Vevey, Coppet, etc. Partout l'étendard de la nation française a flotté dans les airs.

Le lendemain 15, il y eut grande fête à Rolle, vingt-huit voitures avec musique, arrivèrent à 9 heures du matin, précédées d'une troupe de cavalerie, elles traversèrent toute la ville au bruit du canon, pour se rendre sur le port, où arrivait en même temps un petit bâtiment pavoisé des couleurs tricolores, qui fut reçu au bruit de la musique et de l'artillerie. L'on tira au jeu de l'arc à un prix qui fut suivi d'un dîner en plein air de 161 couverts, sous l'abri d'une vaste tente. De nombreuses santés sont portées, parmi lesquelles nous citerons celles : A l'amendement de tous ceux qui ont été dans l'erreur sur le vrai patriotisme. — Aux Municipalités de Paris, grandes et petites. — A toutes les communautés de campagne : prospérité, union, lumière et liberté. — Aux mânes de Mirabeau.

Au milieu de la table, sur une pique, on avait placé le chapeau de Guillaume Tell, orné de lauriers et d'une grande cocarde française. La coupe de la Fraternité, qui avait figuré la veille au banquet du Jourdil, près la Croix-d'Ouchy, fut remplie de vin et circula sous les tilleuls de Rolle. Après le repas, le chapeau de la liberté fut promené par la ville et planté au milieu de la place d'armes, qui fut nommée le Champ-de-Mars *.

* La lettre que nous reproduisons par extrait ne mentionne pas quelques faits qu'il importe de rappeler et que M. Verdeil raconte en ces termes :

« La fête de Rolle, où les *Abbayes de l'Arc* s'étaient donné rendez-vous, se composait de personnes des deux partis... M. de Bonstetten, bailli de Nyon, M. de Kirchberg, baron de Rolle et de Mont et d'autres personnages dévoués à LL. EE. de Berne, qui assistaient au banquet, protestent par leur silence contre ces exagérations et se retirent indignés. Bientôt les convives, qui étaient restés, se lèvent et se rendent en procession au château des Uttins, chez M. de la Harpe, qui leur remet un drapeau d'Abbaye ; des officiers, en uniforme et l'épée nue, entourent ce trophée et dirigent une procession qui, aux cris de *Vive l'Egalité*, parcourt la ville, etc. »

La fête fut terminée par un bal, où les dames parurent avec les couleurs françaises. Tout le peuple prit part à cette fête et jamais les habitants du pays de Vaud n'ont si bien montré qu'ils sont dignes de cette liberté, dont l'exemple de leurs voisins leur promet une conquête facile.

Cully. — Le baillif de Lausanne voulant faire un contraste aux fêtes des patriotes, en a fait célébrer une à Cully, le 15 août, en mémoire de la fondation de Berne. Cent cinquante paysans, la plupart membres des Conseils municipaux des quatre paroisses de Lavaux, y ont assisté ; un dîner splendide a été donné au bord du lac, au bruit de l'artillerie et des fanfares; mais la fin a dégénéré en véritable orgie. Quelques-uns des convives, le cœur encore ulcéré de ce que douze membres seulement ont pris le nom des Conseils pour présenter une adresse au baillif de Lausanne, protestant de leur fidélité à LL. EE. de Berne, ont occasionné une rixe dans laquelle le baillif lui-même a été entraîné. Des injures on est venu aux coups; deux partis se sont formés, les tables ont été renversées avec plats, verres, bouteilles. Ce n'est qu'avec bien de la peine que le baillif, monseigneur d'Erlach, a réussi à se retirer de la bagarre, froissé et meurtri.

Le lendemain, 16 août, était le jour de la *Fête des Vignerons* de Vevey, qui attire un concours prodigieux de gens de tous les pays, près de douze à quinze cents étrangers, ce qui a fort allarmé Messieurs de Berne. Déjà ils croyaient voir un rassemblement de tous les factieux du pays, profitant de la circonstance pour faire une révolution à la française. Ils voulaient absolument nous donner une forte garnison étrangère; mais nous nous y sommes opposés avec fermeté et dans la discussion que notre refus a nécessitée à Berne, ses patriciens ont eu assez de prudence pour nous confier ce soin. Avec une simple garde bourgeoise peu nombreuse, tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait.

L'onello Antoine et lo vîllo fusi.

Din lo dzouveno teimps iau i'allâvé à l'écoûla i'été on tot du, mâ ora ti lé z'infants sant prau crouïes, n'éte pas veré ? — Mé rassovigno d'ona farça que n'avant faîte, Djan Brenet et mé, au vîllo onello Antoine dau Meriau.

L'étai, — me simbllé que lâi su oncora — ona balla matenâïe dau mâi de mai, pé on devindro. Allâ à l'écoûla ! cein no trossîvé lé coûté ; lo sélau simbllâvé sé riré de no et lé z'ozis no subliâvant.

Djan Brenet étâi commin mé; l'amâvé mî lo grand ai que la pllantze naîre ! L'avâi din sa catzetta dé biantzet dé la pudra que l'avâi robâïe à son père, din sa granta giberne, apri l'avant-reïuva.

No no z'amusîvant à fabrequâ dé gueliétés po lé faîre à dzerefiâ su ona tiole. To don coup, ona crâna idée, on'idée *lumineuse*, coumin dit noutron greffier dé la fromadzîre, mé passa pé la tîta coumin on'éludze.

— Sâ-to, Djan, cein que no vollin faire po no z'amusâ coumin dai benirâu? que lai dio in fasint dai chautâïes dé fou.

— Na, dis lo vîto, Pierro, câ su décidâ à m'amusa tot mon soû, que mé dit in riint avoué sé grossé botzes coumin dai revons dé tartra.

— Ié dué bâles, té, t'a dé la pudra. Mon père a prétâ, l'ai ya dza grand teimps, on fusi à mon onclo Autoine dau Meriau ; no vin, se te vâu, lai allâ de sti coup lai redémandâ ci fusi. Quand no l'arin no fotrin lo camp no z'amusâ à teri dai vierdzats din lo petit boû dé Rebottan.

— Allein, allein vito ! me redzoïe dé teni ci fusi, que mé dit Djan, et no no z'immodirant à corré coumin se no z'avâ la chetta à noutré trossés.

No furant binstou au Meriau, vo paudé crairé ! No z'intrint tot ballameint din l'otô, iau ne lai avâvé nion que lou tsa que brinna sa cuva dévant no. No z'intrint au pâlo : pas on'âma. On oïessâi corré lé motze ; lo villô horlodze tot solet fasâi *tic, tac, tic, tac.*

— Bon, no z'in réussâ, que mé dit Djan; l'onclle Antoine ne s'ai è pas, et lo fusi !...

— N'aussé pas pouaire, que lai de. — Et me vaite-lé à fourgounâ din ti lé cârro. Lo fusi étâi reduit déra la gardaroba, iau l'étâi couvai dé pussa et tot rouillî. Mâ que lai fâ-te. Ie prîgno la pudra dé Djan et ma bâla po l'infatâ din lo canon ; mâ la bâla étâi on pou grôcha et ne pouâvé pas la faire à déchindre. Mâ no bourrâvi tant que la bâla au bet dau compto fut infelâïe ; mâ la bourra fâsai dai rechautâïes !... falliai cein veire !...

Justameint coumin no bourrâvi onco, no z'ouiessant dai pas din l'otô. Je repllaço prestamint lo fusi déra la gardaroba iau l'étâi dza. Au mîmo momeint l'onclo Antoine intra din lo pâlo, iau lé tot ébahi dé no vairé.

— Eh ! mé pourro z'infants, que faidé-vo tie ? que no dit dinse.

— Onclo Antoine, que l'ai dio, mon père m'invouïe queri lo fusi que vo z'a prêta sti an passâ, que dit, l'ein a fâuta.

— Eh ! vu vo lo baillî, mé pourro z'infants, mâ vu lo détzerdzi, sein cein vo vo fariâ dau mau.

Et vai-te que l'onclo Antoine que sein va preindre lo fusi dérâ la gardaroba, sein sé maufiâ dé rein. No grulâvant dein noutré tsausses, et no vint no catzi din la cavetta sein dere on mot, vo compreindé bin !...

L'onclo Antoine auvré la petita fenîtra que baille su lo lé et qu'étâi tota carrelâïe avoué dai petits bocons dé verro rionds. Sé braqué devant la fenîtra, cllou on ge, et rau !...

On éclatâïe dau tonnerre fa grulâ la maison qué pllinna dé foumâré. Lo vîllo onclo Antoine étâi étindu su lo pllantsi, tot éterti sein budzi, la crossa dau fusi dé coûté dé lli, lo canon à quauqué pi plle llin ; l'étâi éclatâ et tot rebobellî coumin on fétu de pissenlli, vo sédé.

La bordenâïe qu'avâi fé lo fusi l'avai arretâ l'horlodze, ne fesâi plle rin *tic, tac, tic, tac*; mîmameint la gardaroba s'étai auverta, on lai viya dai pana-man avoué ona grôcha marque rodze A. B., 12, on paquet dé cordettés et dai metanné.

Mâ l'onclo Antoine qu'étai su lo pllantsi no z'éopuairîvé ; no lo crayant bau et bin mouâ. No no z'approtsivant dé lli tot ballameint... Mâ quin bouneu ! lo mutset dé son bounet bianc sé met à brinnâ sur lo pllantsi et no vîin budzî ou bocounet son gros erté que saillesâ dé sa chôqua qu'était dégourcha.

Adan, no l'appelâvant : Onclo Antoine ! Onclo Antoine ! îté-vo mouâ...

L'onclo auvré à maîti on ge, poui l'autro, sé tâté lo co et quand l'eu vu que l'étai in via, sé laivé à maîti et no dit tot épouâiri :

— Ité-vo tie, mé pouros z'infants ? N'a-vo rin dé mau ?

— Na, onclo Antoine, no n'ein rin dé mau et vo ?

— Su tot écarfaillî. Ci diabllo dé fusi... quoui l'araî de ?... Ne lai avai portant mé qu'ona petita bâla po teri on utzéran... Te deri à ton père, mon pouro Pierro, cein que lé arrevâ avoué son fusi.

So desant, l'onclo Antoine no baille a tsacon trei verro de son penatset po no refairé lé coûté, que desâi, et in aprî, no felâvant tot vergognau in desint que valiai mî faire dé gueliétés avoué noutra pudra que de s'écarfailli la tîta avoué on baugro dé crouïo fusi... et se l'onclo Antoine l'étai zu mouâ, n'arâ pe rin pu me baillî dé penatset, et n'aré mein zu dé balla pîce au bounan. Lé cein qu'arâ étâ d'estra tristo !...

A. C.-R.

Les chiens et la rage.—La rage et les chiens.

Sous une forme légère, M. le docteur Barbier, le spirituel auteur de cette causerie, publiée dans la *Gazette médicale*, présente des considérations très sérieuses, qui pourront être méditées avec avantage.

Les chiens sont à l'ordre du jour; on leur fait les honneurs de l'exposition, on les prime, et beaucoup sont cotés plus haut que les vaches laitières. Or, à quoi servent-ils ?... — A essuyer leurs yeux chassieux à votre pantalon; et pour peu que le propriétaire soit recommandable, on aurait mauvaise grâce à s'en défendre; car « qui m'aime bien aime mon chien. » — Ils servent à mordre les mollets (j'en sais quelque chose), — à étrangler les poulets, — à détruire le gibier, sous prétexte de chasse, — à effaroucher les chevaux, — à empêcher tout un quartier de dormir, sous prétexte de guet. Presque toutes les nuits il en est un qui vient sous ma fenêtre chanter des romances de mauvais goût... Si ce n'était ma longanimité, ah !... il y a longtemps que je lui aurais jeté un beefsteack saignant à la sauce strychnine. — Ils servent enfin à donner des puces, la gale ou la danse de Saint-Guy aux enfants, et surtout... *à propager la rage.* A l'exception du guide de l'aveugle, — très rare heureusement, — et du chien de berger, tant vanté, *trop vanté* par les poètes..., encore une fois, je le demande, *à quoi servent les chiens ?*

Il y a en France *quatre millions* de chiens déclarés, sans compter ceux qui ne le sont pas par dispense d'âge ou... toute autre dispense. Peu nous importe ce qu'ils coûtent d'achat ou d'impositions,